

« Un conservateur qui s'inscrit par sa renonciation dans la modernité »

Le pape émérite Benoît XVI s'est éteint ce samedi. Progressiste devenu conservateur, le cardinal Ratzinger est resté un pape du XX^e siècle, analyse la théologienne Christine Pedotti. Mais en renonçant à sa fonction, il s'est comporté en moderne. Un message humain destiné à l'humanité.



ENTRETIEN
PASCAL MARTIN

Christine Pedotti est une théologienne française que l'on peut classer dans le catholicisme de gauche. Elle est essayiste, éditrice et journaliste. Elle dirige la revue *Témoignage chrétien*. Elle livre ici une interview bilan du pontificat de Benoît XVI, un homme complexe, réputé conservateur mais qui restera par sa renonciation en 2013 comme un « moderne ».

En 2013, Benoît XVI a renoncé au pontificat. N'y a-t-il pas un risque que l'on ne retienne de lui que cette « démission » ? Benoît XVI est un homme étonnant dans la mesure où il s'est inscrit par sa renonciation dans la modernité. Originellement, c'est un théologien plutôt progressiste qui devient conservateur et dont le pape Jean-Paul II fait son bras armé pendant pratiquement la totalité de son pontificat. Benoît XVI lui succède et passe pour être toujours très conservateur. Et pourtant, en démissionnant, il fait quelque chose d'extrêmement moderne, qui distingue l'homme et la fonction. Il dit : « Eh bien moi, je ne suis plus l'homme de la fonction ». Alors que son prédécesseur Jean-Paul II avait affirmé en substance qu'on verrait le Christ descendre de la croix pour dire qu'il ne démissionnerait pas. Ce sont là deux visions tout à fait différentes de la fonction papale.

Pourquoi ? Parce que Benoît XVI a alors décidé qu'il était arrivé au bout de ce qu'il pouvait faire ?

Il faut être honnête. Benoît XVI, qui avait de grandes compétences intellectuelles, qu'on soit d'accord ou pas avec lui, n'avait pas de compétences de gouvernement. Son pontificat s'est terminé sur des scandales internes. Il s'est montré incapable de mener les hommes de l'administration, contrairement à ce qu'espéraient probablement les cardinaux en l'élisant. Avant d'être pape, il avait déjà laissé à l'archevêché de Munich le souvenir de quelqu'un qui n'avait pas de grandes compétences de management et de gouvernement. Ce n'était pas un meneur d'hommes.

Il lui est beaucoup reproché de ne pas avoir mené jusqu'au bout la lutte contre la pédocriminalité qui gangrenait – et gangrène encore – l'Église.

Son pontificat a heurté de plein fouet la crise des abus dans l'Église. L'extrême limite avait été atteinte sous Jean-Paul II

qui ne voulait pas voir. Jean-Paul II a ainsi protégé le fondateur des Légionnaires du Christ Marcial Maciel jusqu'au bout, célébrant même les 60 ans de son ordination à Saint-Paul-hors-les-Murs lors d'une cérémonie proprement pharaonique alors que beaucoup de gens savaient. Marcial Maciel était l'un des plus grands criminels que l'on puisse imaginer. Il a violé des femmes, des enfants, ses propres enfants.

Benoît XVI est alors arrivé et a permis les premiers grands dévoilements des affaires de pédocriminalité que sont effectivement l'affaire Maciel, mais aussi d'autres faits scandaleux survenus en Australie ou en Irlande. En 2009, une lettre adressée aux catholiques irlandais a admis la responsabilité des autorités ecclésiales de l'époque. On voit qu'il y a à partir de ce moment-là la prise de conscience que les abus ne se résument pas à une brebis galeuse par-ci par-là, mais qu'il existe un système dans lequel il y a des criminels et des gens qui dissimulent les crimes. Et ça, Benoît XVI le comprend, et il sait qu'il ne peut pas et ne peut plus le cacher. Son pontificat est très compliqué. Il fait le lien en cela entre le silence de Jean-Paul II et les mesures prises par François à long terme.

Vous parliez plus avant de modernité. Benoît XVI est pourtant resté rétif aux grands thèmes de la société moderne que sont l'homosexualité, l'émancipation de la femme, l'avortement, etc.

D'une certaine façon, son pontificat est encore un pontificat du XX^e siècle, un pontificat marqué par une reprise en main doctrinale. C'est l'idée que l'Église se pose comme autorité morale sur les fameux points non négociables que sont l'homosexualité, l'avortement, la GPA, le mariage des homosexuels. Autant dire que la crise des abus a balayé tout le reste. Quant à François, il a procédé depuis à de petits aménagements pastoraux, mais il n'a pas touché à l'édifice. Et s'il advenait que le successeur de Fran-

çois soit un pape rigoriste, rien ne empêcherait de reprendre là où on en était. Rien n'a réellement bougé sur le caractère conservateur. Joseph Ratzinger est un homme complexe. Lorsqu'il était préfet de la Congrégation de la doctrine de la foi sous le pontificat de Jean-Paul II, il a inscrit à son tableau de chasse plus de 140 théologiens qu'il jugeait hors des clous. Si on fait le bilan de ce point de vue, on peut dire qu'il a éradiqué la vitalité de la théologie catholique.

Il s'est rapproché des intégristes d'un côté, de l'autre côté du patriarche Kirill de Moscou et de toutes les Russies. A posteriori, il est facile d'y voir une bévue. Par les temps qui courent, on voit que le pape François n'est pas beaucoup plus brillant. Il commence à mesurer que le patriarche Kirill n'est qu'un oligarque inféodé à Poutine comme les autres. Mais il a bien du mal. C'est vrai par ailleurs que Benoît XVI a été de toute évidence extrêmement bouleversé par le schisme lefebvrisme et par la question de la réintégration des intégristes, avec une forme de ce que je qualifierais d'aveuglement, en pensant que la question était exclusivement liturgique. Le distinguo est bien au-delà.

Le Discours de Ratisbonne (2006) sur le lien entre la raison et la foi, dans lequel Benoît XVI a condamné la violence exacerbée mise au service de la religion, a été mal reçu par les musul-

mans. Une maladresse ? A l'époque d'une communication rapide comme la nôtre, sans doute ce discours n'était-il pas tout adapté. Benoît XVI a sans doute pensé qu'en donnant une conférence à Ratisbonne, il ne serait écouté que par ses pairs, comme lorsqu'il était professeur de théologie. Et c'était un grand professeur de théologie. Je pense que pour lui, le fait que les autorités musulmanes se soucient de ce qu'il a dit à Ratisbonne pour le censurer a été sidérant, parce qu'il ne pensait pas du tout que sa parole pouvait avoir cette

audience. Il reste que sur le fond, il partageait avec Jean-Paul II l'idée que le christianisme, et le catholicisme en particulier, détient la vérité. Benoît XVI est un homme qui avait une prétention à l'excellence intellectuelle, qui pensait que ses raisons servent la raison.

Pas plus que son prédécesseur et son successeur, Benoît XVI n'a réussi à ramener les catholiques – au sens sociologique du terme – vers l'Église. C'est un échec ?

La distance entre l'Église et la réalité du monde des fidèles s'élargit de jour en jour. Le catholicisme reste figé sur la question de l'exercice du pouvoir et de la place des femmes. Ce positionnement est très dissonant par rapport aux valeurs que nous portons dans nos sociétés occidentales et démocratiques. C'est vrai, il est assez compliqué pour l'Église de trouver de la légitimité quand, en plus, elle est accusée à juste titre d'avoir prêché contre des comportements qu'elle n'a pas vus de son côté, à la fois du point de vue des coupables et du point de vue de ceux qui auraient dû dire la vérité sur ce qu'ils ont vu. Plus que de la distance, c'est de la dissonance.

On vous rétorquera que l'Église de Rome a peut-être intérêt à rester dans un mode patriarcal dans la mesure où l'Occident « moderne » pèse moins que les pays plus « traditionalistes » en termes purement comptables.

C'est ce que soutient le personnel romain à la Curie. Il fait valoir qu'il faut être attentif à l'Afrique, aux pays émergents, etc. Je ne suis pas sûre qu'il a raison en ce qui concerne l'émancipation des femmes, par exemple. Elle a lieu partout où c'est possible. Ces populations-là sont des cibles idéales pour les courants évangélistes si l'Église ne change pas de discours.

S'il devait rester quelque chose de Benoît XVI ?

Je lui suis extrêmement reconnaissant d'avoir démissionné, de l'avoir fait de façon théologiquement et spirituellement fondée. Il a fait là quelque chose de décisif. En disant que le pape est un homme ordinaire, il a fait passer l'idée que chacun a droit à un temps de retraite paisible, entouré des siens. Au cours des années qui ont suivi sa renonciation, il a fait des choses dont il avait envie. Il a continué à étudier, à écrire, à jouer du piano. A caresser ses chats. Et c'est ce que nous voudrions tous pour notre vieillesse.

« Au cours des années qui ont suivi sa renonciation, Benoît XVI a fait des choses dont il avait envie. Il a continué à étudier, à écrire, à jouer du piano. A caresser ses chats. Et c'est ce que nous voudrions tous pour notre vieillesse. »

© PHOTO NEWS



Je lui suis extrêmement reconnaissante d'avoir démissionné, de l'avoir fait de façon théologiquement et spirituellement fondée. Il a fait là quelque chose de décisif

